

L'ENGRENAGE FATAL

*par Michel Beaud **

Pauvreté, inégalités, pollutions, épuisement des ressources, chômage, exclusion, populations à la dérive, guerres, violences, pillages et prédatations... Qui le veut, peut tout savoir des maux de notre monde. Des spécialistes les décortiquent. Des hommes et des femmes de bonne volonté les combattent sur le terrain. Et pourtant, années après années, beaucoup de ces maux perdurent, parfois s'élargissent ou s'aggravent. Certains estiment qu'« il en a toujours été ainsi » ou que « ça finira bien par s'arranger ». Mais pour qui pense que nous sommes embarqués dans une période exceptionnelle de l'histoire humaine (1), c'est dans toute leur ampleur qu'il convient de cerner les enjeux et d'établir les diagnostics.

Prenons la fracture entre le monde de l'opulence et celui du dénuement. Apparemment, « rien de nouveau sous le soleil », comme peuvent en attester maints exemples historiques. Sauf qu'un abîme s'est creusé, en deux siècles, entre des régions du monde où la production par tête a stagné et d'autres où elle a été multipliée des dizaines de fois. Sauf aussi qu'une rupture s'est produite : pendant la très longue histoire humaine, la plupart des hommes vivaient en osmose avec leur terre, où ils trouvaient tant bien que mal eau, subsistance et matériaux pour se vêtir et s'abriter ; aujourd'hui, c'est de la détention d'un pouvoir d'achat monétaire que dépend, pour vivre, une majorité, qui s'élargit constamment, de la population du globe.

Plus fondamentalement, la polarisation opulence - dénuement s'est très longtemps enracinée dans l'ordre du social, celui-là même de qui dépend la cohésion de chaque société ; elle s'inscrit sans cesse plus dans l'ordre de l'économie, qui n'a

pas en charge d'assurer cette cohésion, ni celle de l'humanité : un ordre de l'économique où s'élargit la sphère marchande et que domine de plus en plus puissamment le capitalisme, générateur de destructions créatrices (Schumpeter), de processus d'entraînement et de remous (Myrdal), d'enrichissement et d'appauvrissement.

Ainsi, des inégalités plurimillénaires, une domination occidentale de plusieurs siècles, le rôle croissant des relations d'argent tant dans la reproduction que dans la structuration des formations sociales modernes, l'extension de la sphère marchande et la puissance des dynamiques capitalistes permettent largement d'expliquer les fractures actuelles, tant nationales que mondiales, entre opulence et misère. Mais si, en plus, on prend en compte les processus de création des besoins et l'emprise qu'exercent les grandes firmes sur les domaines essentiels de la recherche scientifique, on peut voir, derrière ces fractures, le jeu d'un inexorable engrenage qui génère l'opulence pour des minorités, l'accès élargi aux marchandises modernes pour beaucoup, la pauvreté pour le plus grand nombre.

Un engrenage qui est à l'origine de ce grand scandale de notre temps : la coexistence de besoins vitaux non satisfaits pour une large part de l'humanité et, dans la sphère de l'opulence, de la multiplication de besoins inessentiels satisfaits.

** Professeur émérite de l'Université Paris 7 - Jussieu*

(1) Michel Beaud, *Le Basculement du monde*, La Découverte, 1997, nouvelle éd. 2000.



Une spirale de besoins

« J'espère sincèrement pour la postérité, écrivait John Stuart Mill au milieu du XIX^{ème} siècle, qu'elle se contentera de l'état stationnaire longtemps avant d'y être forcée par la nécessité. » Un « état stationnaire » que devaient rendre possible, avec un doublement de la production, une meilleure distribution des richesses, un « système d'éducation favorable à l'égalité des fortunes », « la prudence et la frugalité des individus » – et où le « progrès humain » prendrait un nouvel essor (2).

Depuis, la production mondiale a été multipliée par près de 36, la production par humain par six, la production par habitant des pays riches par 30 à 40. Et, nulle part, la dynamique du progrès humain n'a pris le pas sur celle de la consommation de marchandises. C'est que la croissance des besoins, elle aussi, a été fulgurante.

Très tôt, des penseurs ont compris que les désirs humains sont illimités. Ainsi Platon, qui tenta de distinguer les désirs nécessaires des désirs superflus, et, parmi ces derniers, ceux qui sont légitimes, des autres « déréglés et illégitimes » (3) – distinction à la fois essentielle et difficile à appliquer, d'autant plus que les besoins se diffusent des classes et couches prédominantes vers les autres, jusqu'à, pour certains, imprégner toute la société.

Dans les deux derniers siècles, ont contribué à créer de nouveaux besoins l'urbanisation avec agglomérations étendues et grands immeubles, la complexification de la vie sociale, ainsi que les innovations et les nouveaux produits qui ont bouleversé les transports, la communication, le traitement de l'information, les soins, et induit de nouveaux modes de vie, d'abord dans les pays riches. En outre, les destructions, pollutions, nuisances, périls, inquiétudes, angoisses, tensions et violences qu'engendrent nos sociétés créent aussi des besoins. Au delà, les croissances conduites sans esprit de responsabilité créent des

« anti-richesses » : des charges qui vont peser sur les prochaines générations.

Dans ce cadre, les firmes concourent, par leurs stratégies de production et de diffusion des marchandises, à susciter, entretenir, aviver les besoins. Non qu'elles les créent ex nihilo : pour l'essentiel, elles travaillent sur l'ensemble des manques, aspirations, désirs et craintes de chaque période pour pousser les détenteurs de pouvoir d'achat à la décision d'acheter. Du moins en a-t-il été ainsi dans le cadre des capitalismes industriels des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles.

Mais il peut en aller différemment avec le nouveau capitalisme maître de la « technoscience », la science développée en fonction de ses applications technologiques potentielles à de nouvelles marchandises. Des équipes de recherche qu'elles financent, les firmes attendent des avancées scientifiques qui permettent de concevoir de nouveaux biens et services marchands : c'est à dire susceptibles de répondre à des besoins (existants ou encore potentiels) dans des groupes, couches et classes disposant de pouvoir d'achat, donc porteurs des demandes solvables qui permettront de rentabiliser les avances réalisées ; sur de telles bases, les firmes façonneront ensemble le besoin, la marchandise destinée à y répondre et le marché sur lequel elle sera diffusée. Ainsi sont créés jour après jour des besoins et des produits nouveaux pour des groupes à pouvoir d'achat élevé, alors même que des besoins vitaux de populations nombreuses à très faible pouvoir d'achat demeurent non satisfaits. Bornons-nous à évoquer deux illustrations extrêmes tirées de l'actualité récente : un milliardaire américain, désireux que soit réalisé le clonage de sa chienne, a investi une dizaine de millions de dollars dans une équipe universitaire spécialisée dans le clonage des animaux ; deux autres milliardai-

(2) *Principes d'économie politique*, 1848, trad. fr. 1873, Paris, Guillaumin, vol. 2, p. 306-7

(3) *La République*, vers 384-377 av. J.-C., trad. fr. 11966, Paris, Flammarion, 1988, p. 318 s. & 333s.

res ont payé 20 millions de dollars leurs places dans une navette spatiale.

Une brutale inégalité

Selon le PNUD, un cinquième des humains disposent de plus des quatre-cinquièmes des ressources de la Terre. A l'opposé, près de trois milliards d'humains vivent avec 2 \$ par jour ou moins ; parmi eux, plus d'un milliard, avec 1 \$ par jour ou moins. Cette inégalité rend inexorable l'engrenage dont nous venons de présenter les éléments.

Notre énorme machinerie socio-économique à produire des richesses marchandes est devenue prédominante à l'échelle du monde. Par nature, elle ignore les besoins non solvables : besoins vitaux (eau, subsistance, gîte), besoins nés de la modernité (enseignement, soins médicaux, communication) ou besoins suscités par les périls de notre temps (désertification, effets des changements climatiques, sida) de populations sans ressources monétaires suffisantes... Ainsi, dans le pays auquel appartient le second «touriste de l'espace», l'Afrique du Sud, les ravages du sida ne peuvent être contenus tandis que les firmes distributrices coupent l'électricité aux familles qui ne peuvent payer.

A l'inverse, cette machinerie, à la fois multiforme et globale, est partie intégrante de l'opulence mais aussi de la consommation quotidienne des pays et régions riches ; elle fonctionne avec tous les détenteurs de pouvoir d'achat disposés à consommer, épargner, investir. C'est pour eux que sont conçus et produits les nouveaux systèmes de transport (automobiles, ferroviaires, maritimes et aériens), les nouveaux moyens de communication (téléphones portables de la troisième génération et internet de demain), les nouveaux systèmes de soins... Et c'est en fonction des besoins anticipés de détenteurs de hauts pouvoirs d'achat que les firmes mobilisent leurs équipes de recherche pour assurer l'émergence des marchandises des prochains lustres. Ces

besoins sont créés, alors que bien d'autres ne sont pas satisfaits, et ils vont se diffuser vers les titulaires de moindres revenus, puis vers d'autres, comme on a pu le voir pour l'ordinateur, internet, le téléphone portable, certains soins coûteux... Des minorités croissantes sont en mesure de les satisfaire ; d'autres souffrent ou rejettent de ne pouvoir le faire : c'est dans le même mouvement que se développent l'opulence, la consommation et l'insatisfaction et, anciennes et nouvelles, les pauvretés.

L'extrême ici est révélateur : des firmes de tourisme spatial ont commencé à prendre des inscriptions pour de possibles vols. Et aux États-Unis, des centaines de personnes fortunées (c'est encore un luxe) paient pour que soient conservées pour clonage des cellules de leur chien ou chat préféré, tandis que beaucoup d'autres commencent à y songer : le marché potentiel est immense ; le sera plus encore le nombre de ceux qui seront frustrés de ne pouvoir y accéder. Dans le même temps, des besoins essentiels, vitaux demeurent négligés : l'eau potable pour les prochaines décennies dans plusieurs régions du monde, la prévention et la lutte contre des maladies tropicales et le sida dans les pays pauvres, l'éducation, le désarroi des pays qui s'enlisent...

Entre le large tiers des humains condamnés au dénuement et le petit tiers accédant à la consommation moderne, les fractures s'aggravent. De nouvelles formes d'apartheid se mettent en place. Un inexorable engrenage est à l'œuvre, fatal, si l'on n'y met pas le holà, pour l'unité de l'Humanité et son humanité.

Michel Beaud

Le numéro 362 d'octobre 2002 publiera une réaction à l'article de Jacques Theys paru dans la rubrique « Débats » du numéro 360. Cet article reprenait en partie une intervention faite à Florence, à l'Institut universitaire européen, en septembre 2002 : « Gouvernance environnementale : entre innovation et impuissance ».

Nous attendons vos réactions à l'article de Michel Beaud par courrier ou courriel : ehlyon@economie-humanisme.org